

A. IGONI BARRETT

*Love is Power,
ou quelque chose
comme ça*

ℵ

« Brillant... et incroyablement stimulant. » *Publishers Weekly*

« Un recueil nerveux et captivant... Barrett décrit parfaitement, de sa voix particulière, l'énergie agitée de Lagos. » *Chicago Tribune*

« Une écriture nerveuse et moderne. » *Le Monde des Livres*

« Sans crainte d'écorner les tabous, le jeune nouvelliste [...] décrit, avec une précision cruelle, comment la police nigériane, qui tabasse comme on respire, rackette les automobilistes (sauf les riches) ou viole les prostituées, est composée de bons gros machos ordinaires, qui adorent leurs enfants et s'appuient, pour se supporter, sur l'amour de leurs gentilles épouses. »
Catherine Simon, *Transfuge*

« Ces nouvelles, écrites dans une langue efficace souvent savoureuse, reflètent l'existence de l'amour : conjugal, filial ou fraternel, il permet d'éviter la désespérance d'un pays en pleine déliquescence, dans un climat d'impuissance et de fatalisme. » *Notes Bibliographiques*

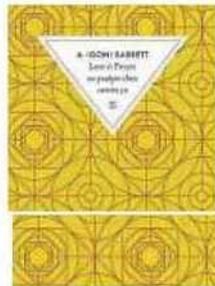


Critiques Littérature

Sans oublier

Empathie pour Lagos

Bouillonnante mégapole de 16 millions d'habitants et important port africain, Lagos décidément n'en a pas fini d'inspirer les écrivains nigériens. De Sefi Atta à Chimamanda Ngozi Adichie, cette « ville-livre » s'est imposée comme l'un des plus passionnants projets urbains et littéraires *in progress*. Un projet auquel le jeune A. Igoni Barrett – né à Port Harcourt en 1979 – apporte ici sa stimulante contribution avec ce recueil de nouvelles unanimement loué par la critique anglo-saxonne. Dix ans après un premier recueil, *From Caves of Rotten Teeth* (« Des grottes de dents pourries », non traduit), Barrett confirme le talent qui l'avait fait remarquer et lui avait déjà valu à l'époque de remporter le concours de nouvelles du BBC World Service. Loin de la foule déchaînée mais toujours plein d'amour et d'empathie pour ses personnages, le jeune écrivain capture la solitude d'une mère coupable, le jeu troublant d'un adolescent qui attise sur Internet les frustrations sexuelles d'hommes solitaires ou encore la fidélité d'un fils parcourant dangereusement la nuit survoltée de Lagos à la recherche de la bouteille qui apaisera une mère alcoolique. Servie par une écriture nerveuse et moderne, cette peinture délicate de tragédies intimes évoque Raymond Carver aussi bien qu'Alice



Munro. ■
GLADYS MARIVAT
► **Love Is Power,
ou quelque chose
comme ça** (*Love Is
Power, or Something
Like That*) d'A. Igoni
Barrett, traduit de
l'anglais (Nigeria) par
Sika Fakambi, Zulma,
352 p., 22 €.

13 au 19 novembre 2015



d. mordzinski / métallisé - dr



ONDJAKI



A. IGONI BARRETT



LIVRES - SCÈNE

Macadam africain

Le Nigérien Igoni Barrett, l'Angolais Ondjaki et le Congolais Mabiala Bissila font de la ville le nerf de leurs récits. PAR FRÉDÉRIQUE BRIARD

Avec un taux d'urbanisation galopant, l'Afrique est de plus en plus citadine. Sa littérature aussi. Si cette mutation a donné des ailes ces dernières années au polar africain, elle inspire aujourd'hui très largement les écrivains du continent, tous genres confondus. Pour preuve, trois jeunes plumes, au faite de la rentrée littéraire et théâtrale, font de la ville le canevas de leurs narrations respectives. Le Nigérien A. Igoni Barrett nous embarque ainsi dans les quartiers du démesuré Lagos, l'Angolais Ondjaki au cœur de Luanda, transfigurée par l'exploitation pétrolière, et le Congolais Julien Mabiala Bissila dans les dédales d'une ville qui pourrait être Brazzaville ou toute autre cité transfigurée par la guerre. Trois écritures vives, audacieuses, taillées dans les trépidations urbaines. Bien loin des cartes postales. A 36 ans, A. Igoni Barrett fait partie de cette jeune génération remarquée d'écrivains nigériens. Avec *Love Is Power, ou quelque chose comme ça*, qui regroupe neuf nouvelles, il ausculte le cœur battant de Lagos. Réputée pour sa vitalité trépidante et ses embouteillages dantesques,

Les Transparents, d'Ondjaki, Métailié, 368 p., 21 €.

Love Is Power, ou quelque chose comme ça, d'A. Igoni Barrett, Zulma, 352 p., 22 €.

Au nom du père et du fils et de J.M. Weston, texte et mise en scène de Julien Mabiala Bissila, au Théâtre du Tarmac, Paris XX^e. Du 17 novembre au 4 décembre.

la plus grosse mégapole africaine est aussi connue pour son accueil unique. Loin du traditionnel « *Welcome to Lagos!* », un laconique « *This is Lagos* » (« Lagos, c'est ça ») vous souhaitez la bienvenue à la sortie de l'aéroport. Tout est dit, et c'est aussi la manière dont l'écrivain embrasse cette ville bouillonnante, telle qu'elle respire, avec sa complexité désarmante, son enchevêtrement d'énergies chaotiques. Du bus au cybercafé, en passant par les bidonvilles, de la vieille mamma à l'homme d'affaires en passant par le policier, toutes les

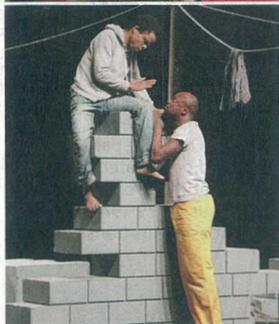
couches sociales sont approchées. La corruption et la prostitution prospèrent, la perte des repères familiaux et de la solidarité se profile, les illusions pullulent et la violence s'accroche à chaque vie. Mais la vie est là, impétueuse, et le burlesque côtoie le drame sans vergogne. Avec ses styles narratifs variés, alertes et cocasses, magistralement traduits par Sika Fakambi, A. Igoni Barrett calque le rythme de son écriture sur celui de cette ville palpitante.

CITÉS MUTANTES

Chez Ondjaki, on bascule dans l'extrême inverse. Durant près de 400 pages, porté par la puissance de son style onirique et poétique, le lecteur se pose au cœur d'un vieil immeuble de Luanda, aux côtés de ses habitants, de ses habitudes et de sa temporalité flegmatique. On y croise un collectionneur de coquillages, un aveugle, un père de famille, tant miné par la misère et les privations qu'il finit par devenir transparent. A chaque étage, sa musique, ses bruits, ses odeurs, et ses corps à l'avenir aussi précaire que celui des murs. Au premier, une fuite d'eau permanente transforme le palier en piscine, la terrasse, elle, se mue en salle de cinéma et la connivence ciment la vie des voisins. Car l'immeuble comme la ville sont promis à un avenir incertain, gangrenés par l'avidité des prospecteurs de pétrole, découvert dans les sous-sols de Luanda, et par la corruption. Le jeune Ondjaki, bardé de prix à seulement 38 ans et traduit dans le monde entier, dresse un tableau pessimiste quant à la fortune de la capitale, prête à dévorer ses propres enfants pour se développer. Ville mutante également dans la dernière pièce de Julien Mabiala Bissila, *Au nom du père et du fils et de J.M. Weston*. Deux frères reviennent sur les lieux d'une guerre dont le chaos a absorbé les repères urbains mais demeure le ressort de la mémoire. « *La ville dans nos pays se recrée tous les jours* », assure le jeune metteur en scène. Sa littérature aussi. ■



JULIEN MABIALA BISSILA



C. Laurentin - pnc



LE MONDE D'A. IGONI BARRETT EST DUR, IL Y FAUT DE L'ÉNERGIE. SON ÉCRITURE EN A À REVENDRE. PHOTO JULIEN COQUENTIN/VOZ'IMAGE

NOUVELLES

Quelque chose comme l'amour

À Lagos, désir et empathie habitent les nouvelles d'A. Igoni Barrett.

LOVE IS POWER, OU QUELQUE CHOSE COMME ÇA.
d'A. Igoni Barrett. Traduit de l'anglais par Sika Fakambi.
Éditions Zulma, 352 pages, 22 euros.

Le titre n'a pas besoin d'être traduit et ne l'est pas. Tout est dans ce qui suit : « *ou quelque chose comme ça* ». Toute littérature n'est-elle pas la poursuite d'un « quelque chose comme ça », qui excède, ou explicite le péremptoire « Love is Power » ? Le fait même que l'ouvrage du jeune Nigérian A. Igoni Barrett soit un recueil de nouvelles accentue l'impression que l'auteur, multipliant les récits et les personnages, tourne autour de LA question : que peut l'amour aujourd'hui à Lagos ?

Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, Ehgobami Adrawus est un policier. Les privilèges de l'autorité dont il jouit ne sont que la pauvre contrepartie d'un train de vie à peine suffisant pour se loger, manger à sa faim, envoyer ses enfants à l'école, pas assez pour s'acheter des rangers à sa taille. Le droit de tabasser impunément à peu près qui il veut, d'obtenir des prestations en nature par une prostituée comme son collègue Mfonobong ou des espèces sonnantes et trébuchantes pour s'abstenir de fouiller la voiture d'un truand, comme son supérieur Habila, fait partie du quotidien. « Eghe » n'en abuse pas, et

les coups qu'il a donnés, sans se retenir, à un chauffeur de bus gréviste lui restent sur l'estomac. La puissance de l'amour se manifeste-t-elle dans cette retenue, ou dans son refus de boire de l'alcool en uniforme ? Un jour, il est rentré ivre et a cassé le bras de sa femme Estella. Depuis, il rentre chez lui le cœur moins lourd, prend le temps de parler à Estella de ses fureurs, de ses dégoûts, et de faire tourner ses fils dans ses bras. Ne cherchons pas plus loin.

Dans les nouvelles d'A. Igoni Barrett, dont Sika Fakambi restitue avec virtuosité la langue bigarrée, la puissance de l'amour ne se ma-

nifeste qu'après un long détour, une odyssée dans les rues de Lagos inondées par l'orage, entre les exactions des porteurs d'uniforme et les violences gratuites des adolescents, après la vaine quête du repas du soir. Elle prend la forme d'un

bol de potage d'igname, d'une conversation soudain amicale entre deux voisines qui s'ignoraient. Elle tient sous son emprise les créve-la-faim et ceux qui s'en sortent, les paumés et les petits malins, les gogos et les vrais amants.

Igoni Barrett n'affiche pas pour le genre humain une tendresse aveugle. Son monde est dur, il y faut de l'énergie. Son écriture en a à revendre. Et carburer à l'amour en donne plus encore. ■

ALAIN NICOLAS

novembre 2015

CRITIQUE LITTÉRAIRE



Literature is power

Avec *Love is Power, ou quelque chose comme ça*, A. Igoni Barrett donne des nouvelles du Nigéria. Elles sont excellentes.

PAR CATHERINE SIMON ILLUSTRATION LAURENT BLACHIER

Qu'il se glisse dans la peau d'une grand-mère, la vieille Maa Bille, jambes flageolantes et esprit vif, ou dans celle de Dimié Abrakasa, ado de bidonville, avec mère alcoolique et saletés à tous les étages, qu'il suive la journée bastonnante d'un flic de Lagos, ou celle, drolatique, d'un voyageur d'autocar, condamné à se taire pour cause de (très) mauvaise haleine, qu'il parle d'amour entre un garçon et sa cousine, ou un Noir nigérian et une Blanche sud-africaine, qu'il décrive l'attente des amants ou la fraîcheur d'une bière, A. Igoni Barrett tape dans le mille.

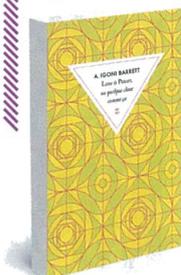
Des neuf nouvelles, qui forment le recueil *Love is Power, ou quelque chose comme ça*, habilement traduites par Sika Fakambi, seule celle qui fait le portrait d'un jeune escroc/dragueur de l'Internet (« Chasseur de rêves ») a un petit air de déjà-vu. Les histoires de *Yahoo boys* sont un classique au Nigéria. Mais voyez comment se déroule, traveling débonnaire et trivial, la journée de Maa Bille : du grand art. En trois souvenirs et deux répliques façon sitcom, Barrett épingle les mille et une tragédies de la vieillesse – *happy end* inopiné en prime. De même, les tribulations du jeune Dimié, gamin tour à tour charitable et monstrueux, sont un portrait des bas-fonds en même temps qu'un récit-uppercut sur l'affranchissement d'un fils vis-à-vis de sa mère.

Sans crainte d'écorner des tabous, le jeune nouvelliste (A. Igoni Barrett est né en 1979 à Port Harcourt) décrit, avec une précision cruelle, comment la police nigériane, qui tabasse comme on respire, rackette les automobilistes (sauf les riches) ou viole les prostituées, est composée de bons gros machos ordinaires, qui adorent leurs enfants et s'appuient, pour se supporter, sur l'amour de leurs gentilles épouses.

Pays d'écrivains et de lecteurs, le Nigéria est riche d'une longue tradition littéraire. Influence *British* oblige, le roman n'est pas le seul sport pratiqué : la nouvelle est une forme prisée – où les plus grands excellent. La star du roman nigérian, Chimamanda Ngozi Adichie, à qui l'on doit, entre autres, le très beau *Americanah* (Gallimard), s'y est essayée avec maestria. Son recueil de nouvelles, *Autour de ton cou* (Gallimard), cinglant et raffiné, est un modèle du genre. Sans oublier les talentueuses Sefi Atta (*Nouvelles du pays*, Actes Sud) ou Chinelo Okparanta (*Le Bonheur, comme l'eau*, Zoé), moins connues, mais dont le sens de l'observation et l'humour acide font merveille.

A. Igoni Barrett n'en est pas à son coup d'essai. Nouvelliste apprécié en Afrique anglophone, il a fait partie, en 2014, de la fameuse liste des « trente-neuf écrivains africains de moins de quarante ans », chaque année salués à Lagos. *Love is Power, ou quelque chose comme ça* est son premier livre traduit en français. Infatigable geysier à talents, le Nigéria demeure, avec l'Afrique du Sud, l'un des viviers parmi les plus prometteurs de la littérature africaine. *Love is Power...* le confirme avec éclat,

LOVE IS POWER,
OU QUELQUE
CHOSE COMME ÇA
traduit de l'anglais (Nigéria)
par Sika Fakambi
Zulma
352 p., 18 €





A. IGONI BARRETT, PÉPITE NIGÉRIANE

Lors de sa parution au Nigeria en 2009, *Love Is Power, or Something Like That* avait emballé la critique anglo-saxonne. Il aura fallu six ans pour que le recueil de nouvelles d'A. Igoni Barrett soit publié en français par les éditions Zulma. Dans une écriture vive – dont il faut saluer la belle traduction de Sika Fakambi – habitée par l'énergie de Lagos, et très descriptive, l'auteur né en 1979 partage avec le lecteur des tranches de vie des habitants de cette ville bouillonnante. Par un habile contraste, le recueil nous invite à entrer dans la mégalopole au travers du regard, fatigué, de Maa Bille, vieille dame souffrante qui avance, non sans sagesse, dans un présent aussi insaisissable que douloureux. Dans *Love is power, ou quelque chose comme ça*, la violence est symbolique, sociale mais aussi physique. On n'en sort pas indemne. Espérons que les lecteurs francophones n'auront pas à attendre trop longtemps pour lire le premier roman du jeune écrivain nigérian, *Blackass* – l'histoire d'un Noir qui se réveille un matin dans la peau d'un Blanc –, qui vient de paraître. Car Igoni Barrett est incontestablement l'une des plumes les plus redoutables et modernes du continent. ● JEAN-SÉBASTIEN JOSSET

Love is power, ou quelque chose comme ça, d'A. Igoni Barrett, traduction de Sika Fakambi, éd. Zulma, 352 pages, 22 euros, à paraître le 3 septembre



Livres

Nouvelles En neuf récits tragiques ou drôles*, Igoni Barrett évoque la démesure de son pays à travers des personnages pris au piège du système. Captivant.

Nigeria mon (dés)amour

Par Corinne Moncel

Cette fois-ci, l'auteur est nigérian. A Igoni Barrett, 36 ans « Découvert » par les Éditions Zulma, qui défrichent et traduisent avec bonheur la génération montante d'écrivains africains anglophones. L'auteur a déjà reçu les honneurs littéraires et d'élogieuses critiques pour son second ouvrage, *Love is power, ou quelque chose comme ça*. Il y a de quoi les neuf nouvelles qui le composent sont un petit condensé souvent tragique, parfois très drôle, de la réalité urbaine du pays le

plus peuplé et l'un des plus dynamiques d'Afrique. Le plus effrayant aussi, tant y règne la démesure en tout argent, sentiments, pouvoirs. On plonge dans le chaudron urbain des la première nouvelle (« Ce qui était arrivé de pire ») Pas brutalement, non. Précautionneusement, comme on entrerait dans une eau trop froide avant de faire quelques brasses et ne plus vouloir en ressortir. Les récits se succèdent, l'intérêt va crescendo. Est-ce l'ordonnancement subtil



ou le style de Barrett ? Les deux, bien sûr. L'auteur n'a pas son chic pour peindre des situations quotidiennes, le

plus souvent de citadins démunis, mais aussi de classes moyennes, voire de très riches, où chacun compose avec l'implacable folie d'un système dont plus personne ne sait sortir, et que chacun entretient souvent à son corps défendant. Nul n'est épargné par la violence, physique ou psychologique, qui semble être la sève du corps social. ni les enfants,

ni les femmes, ni les vieux, ni les policiers, ni les étudiants, ni les cadres supérieurs, ni les hauts fonctionnaires. Que faire quand on a 14 ans et que, à peine rentré de l'école, on doit nourrir ses frère et sœur et s'occuper de sa mère alcoolique ? Surtout quand on se fait voler l'argent du repas ? Comment se regarder dans la glace quand on est un policier humilié par tant de corruption, qui cherche à oublier ses renoncements en cognant sur les autres – et sur la femme qu'on aime ? Que dire à une adolescente rebelle qui veut qu'on l'appelle Shakira ? À cette



grand-mère déclinante que ses enfants partis faire de belles carrières à l'étranger délaissent ? À ce trouble professeur jouant avec le corps et le cœur d'une lycéenne pas si innocente ? Sans doute cet « arna'cœur » sur Internet saurait-il lui répondre. Mais que rétorquerait-il à la militante sud-africaine blanche écoeurée par les comportements des humanitaires et le racisme toujours persistant à l'égard des Noirs ?

Chaque nouvelle de Barrett est l'occasion d'évoquer les maux dont souffre le Nigeria – et plus largement l'Afrique –, mais aussi l'amour qui reste le baume éternel de la condition humaine. Notre préférée est l'hilarante « Le problème de ma bouche qui sent », l'histoire d'un jeune homme à l'haleine si putride qu'il n'ose s'exprimer quand les passagers du bus ultra moderne, tombé en panne de climatisation, se divisent

pour savoir s'il faut revenir à la gare ou poursuivre le trajet. Et, bien sûr, l'histoire de « Goodspeed et Perpetua » (huitième récit), un couple dont le destin terrible et celui de leurs descendants hantent le lecteur bien après qu'il a refermé le livre. Car il a d'un coup assemblé les pièces du puzzle : la plupart des protagonistes des nouvelles de *Love is power* sont liés à ce récit fondateur, métaphore de l'histoire tragique du Nigeria. Bâtitteur virtuose, peintre brillant des sentiments, sans doute un chouïa trop descriptif, Barrett n'a pas son pareil pour enflammer l'imaginaire avec des protagonistes si réels. Un auteur qui se dévore d'une traite, dans la toujours remarquable traduction de Sika Fakambi ■

► *Love is power ou quelque chose comme ça*, Igoni Barrett
Ed. Zulma, 352 p. 22 euros



Le Nigeria qui est en nous

« Une nouvelle de bonne facture met en lumière une vérité cachée sur le monde que nous connaissons. Mais une excellente nouvelle nous fait entrer en contact avec ce que nous abhorrons, elle crée des souvenirs de choses avec lesquelles nous aurions pu jurer n'avoir aucun rapport, elle fait de nous les participants involontaires de ce que nous comprenons désormais être notre nature la plus profonde », affirme sur le site *Bookslut* Batya Ungar Sargon, qui classe le recueil d'A Igoni Barrett dans la seconde catégorie. Barrett fait partie de cette nouvelle génération d'écrivains nigériens attentive aux bouleversements de la locomotive démographique du continent noir. Mais, comme le note Jan Gardner du *Boston Globe*, ses neuf histoires « abordent des thèmes universels. Il y a le garçon de 15 ans qui se fait passer sur Internet pour une veuve libérienne de 23 ans, le jeune homme éperdument amoureux d'une fille qui a quinze ans de moins que lui ou encore la femme qui devient l'amie de la maîtresse de son mari ».

Love is power ou quelque chose comme ça d'A Igoni Barrett traduit de l'anglais par Sika Fakambi, Zulma, 352 p, 22 €



Chroniques livres Par Marine Rebut

Love is power, ou quelque chose comme ça

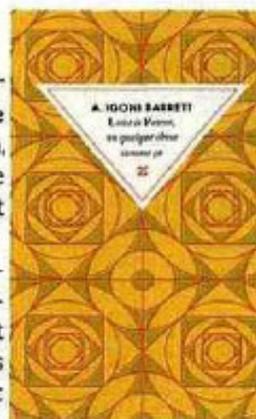
(A. Igoni Barrett)

« Elle s'était laissée distraire par ce moment d'amour avec lui, illusionner par ce mirage de normalité. Elle s'était laissée aller à perdre de vue cette apparition, cette chose en noir et vert militaire qui prenait le pas dès qu'il revêtait son uniforme – et plastronnait comme ça de long en large, ivre de pouvoir. »

Acclamé et récompensé par la critique anglo-saxonne, l'écrivain Nigérian nous brosse un portrait haut en couleur d'un Lagos ultramoderne et bouillonnant. Loin des clichés, les neuf nouvelles que composent cet ouvrage tentent de saisir avec tendresse, réalisme et brutalité la plus grosse agglomération du continent, une mégalopole impertinente et réputée pour sa violence, son cinéma et ses extrêmes qui se côtoient.

Au menu? Violence étatique, sexe, instinct de survie, pouvoir; supercheries et amour flirtent ensemble dans une cacophonie enivrante... Une pépite nigériane!

Édition: **Zulma**, pages: 352, prix: 22 euros





BARRETT Igoni A. **Love is Power, ou quelque chose comme ça**

Tous les enfants de la pauvre et vieille Maa Bille ont émigré, sauf une fille, égoïste et indifférente, qui habite un quartier résidentiel. Dimié survit entre une mère alcoolique, une fratrie affamée et des petits voyous qui le poussent à lapider une femme. Sanou, quinze ans, passe sa vie au cybercafé à escroquer des « gogos ». Un coup d'État prive Godspeed, haut fonctionnaire, de son emploi, de ses économies et de sa dignité.

Igoni A. Barrett, écrivain nigérian, aborde sans détour son pays et les habitants de la capitale Lagos dans leur quotidien : violence, insécurité, machisme omniprésents, misère de la population, corruption et brutalité de la police et de l'armée. Les anciens s'accrochent à leur structure familiale quand elle existe et les jeunes veulent s'en évader. Ces nouvelles, écrites dans une langue efficace souvent savoureuse, reflètent l'existence de l'amour : conjugal, filial ou fraternel, il permet d'éviter la désespérance d'un pays en pleine déliquescence, dans un climat d'impuissance et de fatalisme.

E.Ca. et M.S.-A.



- Nigeria
- Corruption
- Nouvelle (genre littéraire)

Trad. de l'anglais
(Nigeria)
par Sika Fakambi
Zulma, 2015
346 p.
ISBN : 978-2-84304-710-7
22 €

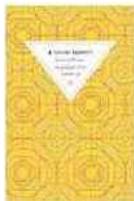
Romans



NOUVELLES

Love is power, l'énergie nigériane

Love is power,
ou quelque
chose
comme ça,
A Igoni Barrett,
Zulma,
348 pages,
22 €



Love is Power, ou quelque chose comme ça est la nouvelle réussite de traduction de la Nantaise Sika Fakambi (Prix Baudelaire de la traduction pour *Notre quelque part*, de Nii Ayikwei Parkes) *Love is Power* est plus qu'un recueil de nouvelles sur le thème du sexe comme monnaie d'échange. Elles forment, ensemble, une exploration réaliste de la Lagos contemporaine. La traduction sert le rythme et le grain

d'image de ces textes dont l'auteur est A Igoni Barrett, né au Nigeria en 1979. Il est l'un des tenants d'une nouvelle génération d'écrivains d'Afrique anglophone, une nouvelle voix s'élève, et nous emporte aux basques d'une patrouille nocturne, nous fait vivre les atmosphères moites de checkpoints nocturnes. Nous embarque pour une virée picaresque dans un autocar bloqué dans un « go-slow » (embouteillage), en compagnie d'un jeune homme à qui chaque passager désire lui indiquer une solution pour sa « bouche qui sent ». Sans parler des études de mœurs comme « la fillette aux seins en bouton et au rire bubblegum », qui déplace Nabokov de quelques méridiens.



Critiques Littérature

Sans oublier

Empathie pour Lagos

Bouillonnante mégapole de 16 millions d'habitants et important port africain, Lagos décidément n'en a pas fini d'inspirer les écrivains nigériens. De Sefi Atta à Chimamanda Ngozi Adichie, cette « ville-livre » s'est imposée comme l'un des plus passionnants projets urbains et littéraires *in progress*. Un projet auquel le jeune A. Igoni Barrett – né à Port Harcourt en 1979 – apporte ici sa stimulante contribution avec ce recueil de nouvelles unanimement loué par la critique anglo-saxonne. Dix ans après un premier recueil, *From Caves of Rotten Teeth* (« Des grottes de dents pourries », non traduit), Barrett confirme le talent qui l'avait fait remarquer et lui avait déjà valu à l'époque de remporter le concours de nouvelles du BBC World Service. Loin de la foule déchaînée mais toujours plein d'amour et d'empathie pour ses personnages, le jeune écrivain capture la solitude d'une mère coupable, le jeu troublant d'un adolescent qui attise sur Internet les frustrations sexuelles d'hommes solitaires ou encore la fidélité d'un fils parcourant dangereusement la nuit survoltée de Lagos à la recherche de la bouteille qui apaisera une mère alcoolique. Servie par une écriture nerveuse et moderne, cette peinture délicate de tragédies intimes évoque Raymond Carver aussi bien qu'Alice



Munro. ■
GLADYS MARIVAT
► **Love Is Power,
ou quelque chose
comme ça** (*Love Is
Power, or Something
Like That*) d'A. Igoni
Barrett, traduit de
l'anglais (Nigeria) par
Sika Fakambi, *Zulma*,
352 p., 22 €.

13 au 19 novembre 2015



d. mordzinski / métallisé - dr



ONDJAKI



A. IGONI BARRETT



LIVRES - SCÈNE

Macadam africain

Le Nigérian Igoni Barrett, l'Angolais Ondjaki et le Congolais Mabiala Bissila font de la ville le nerf de leurs récits. PAR FRÉDÉRIQUE BRIARD

Avec un taux d'urbanisation galopant, l'Afrique est de plus en plus citadine. Sa littérature aussi. Si cette mutation a donné des ailes ces dernières années au polar africain, elle inspire aujourd'hui très largement les écrivains du continent, tous genres confondus. Pour preuve, trois jeunes plumes, au faite de la rentrée littéraire et théâtrale, font de la ville le canevas de leurs narrations respectives. Le Nigérian A. Igoni Barrett nous embarque ainsi dans les quartiers du démesuré Lagos, l'Angolais Ondjaki au cœur de Luanda, transfigurée par l'exploitation pétrolière, et le Congolais Julien Mabiala Bissila dans les dédales d'une ville qui pourrait être Brazzaville ou toute autre cité transfigurée par la guerre. Trois écritures vives, audacieuses, taillées dans les trépidations urbaines. Bien loin des cartes postales. A 36 ans, A. Igoni Barrett fait partie de cette jeune génération remarquée d'écrivains nigériens. Avec *Love Is Power, ou quelque chose comme ça*, qui regroupe neuf nouvelles, il ausculte le cœur battant de Lagos. Réputée pour sa vitalité trépidante et ses embouteillages dantesques,

Les Transparents, d'Ondjaki, Métailié, 368 p., 21 €.

Love Is Power, ou quelque chose comme ça, d'A. Igoni Barrett, Zulma, 352 p., 22 €.

Au nom du père et du fils et de J.M. Weston, texte et mise en scène de Julien Mabiala Bissila, au Théâtre du Tarmac, Paris XX^e. Du 17 novembre au 4 décembre.

la plus grosse mégapole africaine est aussi connue pour son accueil unique. Loin du traditionnel « *Welcome to Lagos!* », un laconique « *This is Lagos* » (« Lagos, c'est ça ») vous souhaite la bienvenue à la sortie de l'aéroport. Tout est dit, et c'est aussi la manière dont l'écrivain embrasse cette ville bouillonnante, telle qu'elle respire, avec sa complexité désarmante, son enchevêtrement d'énergies chaotiques. Du bus au cybercafé, en passant par les bidonvilles, de la vieille mamma à l'homme d'affaires en passant par le policier, toutes les

couches sociales sont approchées. La corruption et la prostitution prospèrent, la perte des repères familiaux et de la solidarité se profile, les illusions pullulent et la violence s'accroche à chaque vie. Mais la vie est là, impétueuse, et le burlesque côtoie le drame sans vergogne. Avec ses styles narratifs variés, alertes et cocasses, magistralement traduits par Sika Fakambi, A. Igoni Barrett calque le rythme de son écriture sur celui de cette ville palpitante.

CITÉS MUTANTES

Chez Ondjaki, on bascule dans l'extrême inverse. Durant près de 400 pages, porté par la puissance de son style onirique et poétique, le lecteur se pose au cœur d'un vieil immeuble de Luanda, aux côtés de ses habitants, de ses habitudes et de sa temporalité flegmatique. On y croise un collectionneur de coquillages, un aveugle, un père de famille, tant miné par la misère et les privations qu'il finit par devenir transparent. A chaque étage, sa musique, ses bruits, ses odeurs, et ses corps à l'avenir aussi précaire que celui des murs. Au premier, une fuite d'eau permanente transforme le palier en piscine, la terrasse, elle, se mue en salle de cinéma et la connivence cimentale la vie des voisins. Car l'immeuble comme la ville sont promis à un avenir incertain, gangrenés par l'avidité des prospecteurs de pétrole, découvert dans les sous-sols de Luanda, et par la corruption. Le jeune Ondjaki, bardé de prix à seulement 38 ans et traduit dans le monde entier, dresse un tableau pessimiste quant à la fortune de la capitale, prête à dévorer ses propres enfants pour se développer. Ville mutante également dans la dernière pièce de Julien Mabiala Bissila, *Au nom du père et du fils et de J.M. Weston*. Deux frères reviennent sur les lieux d'une guerre dont le chaos a absorbé les repères urbains mais demeure le ressort de la mémoire. « *La ville dans nos pays se recrée tous les jours* », assure le jeune metteur en scène. Sa littérature aussi. ■



JULIEN MABIALA BISSILA

c. laurentin - pnc



LE MONDE D'A. IGONI BARRETT EST DUR, IL Y FAUT DE L'ÉNERGIE. SON ÉCRITURE EN A À REVENDRE. PHOTO JULIEN COQUENTIN/VOZ'IMAGE

NOUVELLES

Quelque chose comme l'amour

À Lagos, désir et empathie habitent les nouvelles d'A. Igoni Barrett.

LOVE IS POWER, OU QUELQUE CHOSE COMME ÇA.
d'A. Igoni Barrett. Traduit de l'anglais par Sika Fakambi.
Éditions Zulma, 352 pages, 22 euros.

Le titre n'a pas besoin d'être traduit et ne l'est pas. Tout est dans ce qui suit : « *ou quelque chose comme ça* ». Toute littérature n'est-elle pas la poursuite d'un « quelque chose comme ça », qui excède, ou explicite le péremptoire « Love is Power » ? Le fait même que l'ouvrage du jeune Nigérian A. Igoni Barrett soit un recueil de nouvelles accentue l'impression que l'auteur, multipliant les récits et les personnages, tourne autour de LA question : que peut l'amour aujourd'hui à Lagos ?

Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, Ehgobami Adrawus est un policier. Les privilèges de l'autorité dont il jouit ne sont que la pauvre contrepartie d'un train de vie à peine suffisant pour se loger, manger à sa faim, envoyer ses enfants à l'école, pas assez pour s'acheter des rangiers à sa taille. Le droit de tabasser impunément à peu près qui il veut, d'obtenir des prestations en nature par une prostituée comme son collègue Mfonobong ou des espèces sonnantes et trébuchantes pour s'abstenir de fouiller la voiture d'un truand, comme son supérieur Habila, fait partie du quotidien. « Eghe » n'en abuse pas, et

les coups qu'il a donnés, sans se retenir, à un chauffeur de bus gréviste lui restent sur l'estomac. La puissance de l'amour se manifeste-t-elle dans cette retenue, ou dans son refus de boire de l'alcool en uniforme ? Un jour, il est rentré ivre et a cassé le bras de sa femme Estella. Depuis, il rentre chez lui le cœur moins lourd, prend le temps de parler à Estella de ses fureurs, de ses dégoûts, et de faire tourner ses fils dans ses bras. Ne cherchons pas plus loin.

Dans les nouvelles d'A. Igoni Barrett, dont Sika Fakambi restitue avec virtuosité la langue bigarrée, la puissance de l'amour ne se ma-

nifeste qu'après un long détour, une odyssée dans les rues de Lagos inondées par l'orage, entre les exactions des porteurs d'uniforme et les violences gratuites des adolescents, après la vaine quête du repas du soir. Elle prend la forme d'un

bol de potage d'igname, d'une conversation soudain amicale entre deux voisines qui s'ignoraient. Elle tient sous son emprise les créve-la-faim et ceux qui s'en sortent, les paumés et les petits malins, les gogos et les vrais amants.

Igoni Barrett n'affiche pas pour le genre humain une tendresse aveugle. Son monde est dur, il y faut de l'énergie. Son écriture en a à revendre. Et carburer à l'amour en donne plus encore. ■

ALAIN NICOLAS

novembre 2015

CRITIQUE LITTÉRAIRE



Literature is power

Avec *Love is Power, ou quelque chose comme ça*, A. Igoni Barrett donne des nouvelles du Nigéria. Elles sont excellentes.

PAR CATHERINE SIMON ILLUSTRATION LAURENT BLACHIER

Qu'il se glisse dans la peau d'une grand-mère, la vieille Maa Bille, jambes flageolantes et esprit vif, ou dans celle de Dimié Abrakasa, ado de bidonville, avec mère alcoolique et saletés à tous les étages, qu'il suive la journée bastonnante d'un flic de Lagos, ou celle, drolatique, d'un voyageur d'autocar, condamné à se taire pour cause de (très) mauvaise haleine, qu'il parle d'amour entre un garçon et sa cousine, ou un Noir nigérian et une Blanche sud-africaine, qu'il décrive l'attente des amants ou la fraîcheur d'une bière, A. Igoni Barrett tape dans le mille.

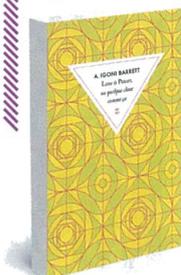
Des neuf nouvelles, qui forment le recueil *Love is Power, ou quelque chose comme ça*, habilement traduites par Sika Fakambi, seule celle qui fait le portrait d'un jeune escroc/dragueur de l'Internet (« Chasseur de rêves ») a un petit air de déjà-vu. Les histoires de *Yahoo boys* sont un classique au Nigéria. Mais voyez comment se déroule, traveling débonnaire et trivial, la journée de Maa Bille : du grand art. En trois souvenirs et deux répliques façon sitcom, Barrett épingle les mille et une tragédies de la vieillesse – *happy end* inopiné en prime. De même, les tribulations du jeune Dimié, gamin tour à tour charitable et monstrueux, sont un portrait des bas-fonds en même temps qu'un récit-uppercut sur l'affranchissement d'un fils vis-à-vis de sa mère.

Sans crainte d'écorner des tabous, le jeune nouvelliste (A. Igoni Barrett est né en 1979 à Port Harcourt) décrit, avec une précision cruelle, comment la police nigériane, qui tabasse comme on respire, rackette les automobilistes (sauf les riches) ou viole les prostituées, est composée de bons gros machos ordinaires, qui adorent leurs enfants et s'appuient, pour se supporter, sur l'amour de leurs gentilles épouses.

Pays d'écrivains et de lecteurs, le Nigéria est riche d'une longue tradition littéraire. Influence *British* oblige, le roman n'est pas le seul sport pratiqué : la nouvelle est une forme prisée – où les plus grands excellent. La star du roman nigérian, Chimamanda Ngozi Adichie, à qui l'on doit, entre autres, le très beau *Americanah* (Gallimard), s'y est essayée avec maestria. Son recueil de nouvelles, *Autour de ton cou* (Gallimard), cinglant et raffiné, est un modèle du genre. Sans oublier les talentueuses Sefi Atta (*Nouvelles du pays*, Actes Sud) ou Chinelo Okparanta (*Le Bonheur, comme l'eau*, Zoé), moins connues, mais dont le sens de l'observation et l'humour acide font merveille.

A. Igoni Barrett n'en est pas à son coup d'essai. Nouvelliste apprécié en Afrique anglophone, il a fait partie, en 2014, de la fameuse liste des « trente-neuf écrivains africains de moins de quarante ans », chaque année salués à Lagos. *Love is Power, ou quelque chose comme ça* est son premier livre traduit en français. Infatigable geysier à talents, le Nigéria demeure, avec l'Afrique du Sud, l'un des viviers parmi les plus prometteurs de la littérature africaine. *Love is Power...* le confirme avec éclat,

LOVE IS POWER,
OU QUELQUE
CHOSE COMME ÇA
traduit de l'anglais (Nigéria)
par Sika Fakambi
Zulma
352 p., 18 €





A. IGONI BARRETT, PÉPITE NIGÉRIANE

Lors de sa parution au Nigeria en 2009, *Love Is Power, or Something Like That* avait emballé la critique anglo-saxonne. Il aura fallu six ans pour que le recueil de nouvelles d'A. Igoni Barrett soit publié en français par les éditions Zulma. Dans une écriture vive – dont il faut saluer la belle traduction de Sika Fakambi – habitée par l'énergie de Lagos, et très descriptive, l'auteur né en 1979 partage avec le lecteur des tranches de vie des habitants de cette ville bouillonnante. Par un habile contraste, le recueil nous invite à entrer dans la mégalopole au travers du regard, fatigué, de Maa Bille, vieille dame souffrante qui avance, non sans sagesse, dans un présent aussi insaisissable que douloureux. Dans *Love is power, ou quelque chose comme ça*, la violence est symbolique, sociale mais aussi physique. On n'en sort pas indemne. Espérons que les lecteurs francophones n'auront pas à attendre trop longtemps pour lire le premier roman du jeune écrivain nigérian, *Blackass* – l'histoire d'un Noir qui se réveille un matin dans la peau d'un Blanc –, qui vient de paraître. Car Igoni Barrett est incontestablement l'une des plumes les plus redoutables et modernes du continent. ● JEAN-SÉBASTIEN JOSSET

Love is power, ou quelque chose comme ça, d'A. Igoni Barrett, traduction de Sika Fakambi, éd. Zulma, 352 pages, 22 euros, à paraître le 3 septembre



Livres

Nouvelles En neuf récits tragiques ou drôles*, Igoni Barrett évoque la démesure de son pays à travers des personnages pris au piège du système. Captivant.

Nigeria mon (dés)amour

Par Corinne Moncel

Cette fois-ci, l'auteur est nigérian. A Igoni Barrett, 36 ans « Découvert » par les Éditions Zulma, qui défrichent et traduisent avec bonheur la génération montante d'écrivains africains anglophones. L'auteur a déjà reçu les honneurs littéraires et d'élogieuses critiques pour son second ouvrage, *Love is power, ou quelque chose comme ça*. Il y a de quoi les neuf nouvelles qui le composent sont un petit condensé souvent tragique, parfois très drôle, de la réalité urbaine du pays le

plus peuplé et l'un des plus dynamiques d'Afrique. Le plus effrayant aussi, tant y règne la démesure en tout argent, sentiments, pouvoirs. On plonge dans le chaudron urbain des la première nouvelle (« Ce qui était arrivé de pire ») Pas brutalement, non. Précautionneusement, comme on entrerait dans une eau trop froide avant de faire quelques brasses et ne plus vouloir en ressortir. Les récits se succèdent, l'intérêt va crescendo. Est-ce l'ordonnancement subtil



ou le style de Barrett ? Les deux, bien sûr. L'auteur n'a pas son chic pour peindre des situations quotidiennes, le

plus souvent de citadins démunis, mais aussi de classes moyennes, voire de très riches, où chacun compose avec l'implacable folie d'un système dont plus personne ne sait sortir, et que chacun entretient souvent à son corps défendant. Nul n'est épargné par la violence, physique ou psychologique, qui semble être la sève du corps social. ni les enfants,

ni les femmes, ni les vieux, ni les policiers, ni les étudiants, ni les cadres supérieurs, ni les hauts fonctionnaires. Que faire quand on a 14 ans et que, à peine rentré de l'école, on doit nourrir ses frère et sœur et s'occuper de sa mère alcoolique ? Surtout quand on se fait voler l'argent du repas ? Comment se regarder dans la glace quand on est un policier humilié par tant de corruption, qui cherche à oublier ses renoncements en cognant sur les autres – et sur la femme qu'on aime ? Que dire à une adolescente rebelle qui veut qu'on l'appelle Shakira ? À cette



grand-mère déclinante que ses enfants partis faire de belles carrières à l'étranger délaissent ? À ce trouble professeur jouant avec le corps et le cœur d'une lycéenne pas si innocente ? Sans doute cet « arna'cœur » sur Internet saurait-il lui répondre. Mais que rétorquerait-il à la militante sud-africaine blanche écoeurée par les comportements des humanitaires et le racisme toujours persistant à l'égard des Noirs ?

Chaque nouvelle de Barrett est l'occasion d'évoquer les maux dont souffre le Nigeria – et plus largement l'Afrique –, mais aussi l'amour qui reste le baume éternel de la condition humaine. Notre préférée est l'hilarante « Le problème de ma bouche qui sent », l'histoire d'un jeune homme à l'haleine si putride qu'il n'ose s'exprimer quand les passagers du bus ultra moderne, tombé en panne de climatisation, se divisent

pour savoir s'il faut revenir à la gare ou poursuivre le trajet. Et, bien sûr, l'histoire de « Goodspeed et Perpetua » (huitième récit), un couple dont le destin terrible et celui de leurs descendants hantent le lecteur bien après qu'il a refermé le livre. Car il a d'un coup assemblé les pièces du puzzle : la plupart des protagonistes des nouvelles de *Love is power* sont liés à ce récit fondateur, métaphore de l'histoire tragique du Nigeria. Bâtitteur virtuose, peintre brillant des sentiments, sans doute un chouïa trop descriptif, Barrett n'a pas son pareil pour enflammer l'imaginaire avec des protagonistes si réels. Un auteur qui se dévore d'une traite, dans la toujours remarquable traduction de Sika Fakambi ■

► *Love is power ou quelque chose comme ça*, Igoni Barrett
Ed. Zulma, 352 p. 22 euros



Le Nigeria qui est en nous

« Une nouvelle de bonne facture met en lumière une vérité cachée sur le monde que nous connaissons. Mais une excellente nouvelle nous fait entrer en contact avec ce que nous abhorrons, elle crée des souvenirs de choses avec lesquelles nous aurions pu jurer n'avoir aucun rapport, elle fait de nous les participants involontaires de ce que nous comprenons désormais être notre nature la plus profonde », affirme sur le site *Bookslut* Batya Ungar Sargon, qui classe le recueil d'A Igoni Barrett dans la seconde catégorie. Barrett fait partie de cette nouvelle génération d'écrivains nigériens attentive aux bouleversements de la locomotive démographique du continent noir. Mais, comme le note Jan Gardner du *Boston Globe*, ses neuf histoires « abordent des thèmes universels. Il y a le garçon de 15 ans qui se fait passer sur Internet pour une veuve libérienne de 23 ans, le jeune homme éperdument amoureux d'une fille qui a quinze ans de moins que lui ou encore la femme qui devient l'amie de la maîtresse de son mari ».

Love is power ou quelque chose comme ça d'A Igoni Barrett traduit de l'anglais par Sika Fakambi, Zulma, 352 p, 22 €



Chroniques livres Par Marine Rebut

Love is power, ou quelque chose comme ça

(A. Igoni Barrett)

« Elle s'était laissée distraire par ce moment d'amour avec lui, illusionner par ce mirage de normalité. Elle s'était laissée aller à perdre de vue cette apparition, cette chose en noir et vert militaire qui prenait le pas dès qu'il revêtait son uniforme – et plastronnait comme ça de long en large, ivre de pouvoir. »

Acclamé et récompensé par la critique anglo-saxonne, l'écrivain Nigérian nous brosse un portrait haut en couleur d'un Lagos ultramoderne et bouillonnant. Loin des clichés, les neuf nouvelles que composent cet ouvrage tentent de saisir avec tendresse, réalisme et brutalité la plus grosse agglomération du continent, une mégalopole impertinente et réputée pour sa violence, son cinéma et ses extrêmes qui se côtoient.

Au menu? Violence étatique, sexe, instinct de survie, pouvoir; supercheries et amour flirtent ensemble dans une cacophonie enivrante... Une pépite nigériane!

Édition: **Zulma**, pages: 352, prix: 22 euros





BARRETT Igoni A. **Love is Power, ou quelque chose comme ça**

Tous les enfants de la pauvre et vieille Maa Bille ont émigré, sauf une fille, égoïste et indifférente, qui habite un quartier résidentiel. Dimié survit entre une mère alcoolique, une fratrie affamée et des petits voyous qui le poussent à lapider une femme. Sanou, quinze ans, passe sa vie au cybercafé à escroquer des « gogos ». Un coup d'État prive Godspeed, haut fonctionnaire, de son emploi, de ses économies et de sa dignité.

Igoni A. Barrett, écrivain nigérian, aborde sans détour son pays et les habitants de la capitale Lagos dans leur quotidien : violence, insécurité, machisme omniprésents, misère de la population, corruption et brutalité de la police et de l'armée. Les anciens s'accrochent à leur structure familiale quand elle existe et les jeunes veulent s'en évader. Ces nouvelles, écrites dans une langue efficace souvent savoureuse, reflètent l'existence de l'amour : conjugal, filial ou fraternel, il permet d'éviter la désespérance d'un pays en pleine déliquescence, dans un climat d'impuissance et de fatalisme.

E.Ca. et M.S.-A.



- Nigeria
- Corruption
- Nouvelle (genre littéraire)

Trad. de l'anglais
(Nigeria)
par Sika Fakambi
Zulma, 2015
346 p.
ISBN : 978-2-84304-710-7
22 €

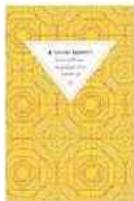
Romans



NOUVELLES

Love is power, l'énergie nigériane

Love is power,
ou quelque
chose
comme ça,
A Igoni Barrett,
Zulma,
348 pages,
22 €



Love is Power, ou quelque chose comme ça est la nouvelle réussite de traduction de la Nantaise Sika Fakambi (Prix Baudelaire de la traduction pour *Notre quelque part*, de Nii Ayikwei Parkes) *Love is Power* est plus qu'un recueil de nouvelles sur le thème du sexe comme monnaie d'échange. Elles forment, ensemble, une exploration réaliste de la Lagos contemporaine. La traduction sert le rythme et le grain

d'image de ces textes dont l'auteur est A Igoni Barrett, né au Nigeria en 1979. Il est l'un des tenants d'une nouvelle génération d'écrivains d'Afrique anglophone, une nouvelle voix s'élève, et nous emporte aux basques d'une patrouille nocturne, nous fait vivre les atmosphères moites de checkpoints nocturnes. Nous embarque pour une virée picaresque dans un autocar bloqué dans un « go-slow » (embouteillage), en compagnie d'un jeune homme à qui chaque passager désire lui indiquer une solution pour sa « bouche qui sent ». Sans parler des études de mœurs comme « la fillette aux seins en bouton et au rire bubblegum », qui déplace Nabokov de quelques méridiens.